

Camille Bouchard

La mèche blanche

LA BANDE DES CINQ CONTINENTS ①



La mèche blanche



Ayez du toupet et visitez notre site :
www.soulieresediteur.com





La mèche blanche

La première aventure de
la bande des cinq continents

un roman de

Camille Bouchard

illustré par

Louise-Andrée Laliberté



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'Aide au Développement de l'Industrie de l'Édition (PADIE) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec – du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2005
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Données de catalogage avant publication (Canada)

Bouchard, Camille

La mèche blanche

(Collection Chat de gouttière ; 18)
Pour les jeunes de 9 ans et plus.

ISBN 2-89607-030-3

I. Laliberté, Louise-Andrée. II. Titre. III. Collection:
Chat de gouttière ; 18.

PS8553.O756M45 2005 jC843'.54 C2004-940271-7
PS9553.O756M45 2005

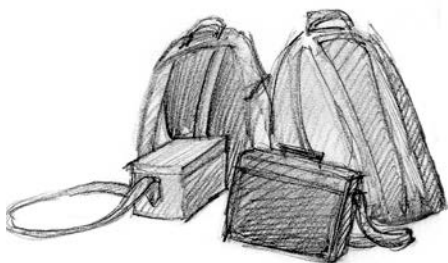
Illustration de la couverture
et illustrations intérieures :
Louise-Andrée Laliberté

Conception graphique de la couverture :
Annie Pencrec'h

Copyright © Soulières éditeur, Camille Bouchard
et Louise-Andrée Laliberté

ISBN-2-89607-030-3
ISBN EPDF 978-2-89607-329-0

Tous droits réservés



*À tous les élèves
de l'école Saint-Étienne,
rue Christophe-Colomb
à Montréal.*

GABRIEL (13 ans)

Origine : Québec, Canada, Amérique.

Principales qualités : instinctif, polyvalent, parle innu, connaît les plantes et leurs secrets.

Principaux défauts : orgueilleux, renfermé, grognon.

Caractéristiques distinctives : croit trouver dans le souffle du vent, dans le bruissement des feuilles, dans le pigment d'une plante ou la forme des nuages réponses à ses questions. Il porte toujours une besace en peau de castor dans laquelle il conserve les plantes qu'il cueille ici et là. Secrètement amoureux de Sarasvatî.

DIDER (13 ans)

Origine : Toulouse, France, Europe.

Principales qualités : très versé en histoire, en géographie et en sciences humaines ; parle français, anglais, arabe, espagnol et italien.

Principal défaut : distrait.

Caractéristiques distinctives : intellectuel, cultivé, cartésien. Son sac d'école est trois fois trop lourd ; il est plein de livres.

SARASVATÎ (12 ans)

Origine : Pondichéry, Inde, Asie.

Principales qualités : sportive très accomplie, championne dans plusieurs arts martiaux.

Principaux défauts : impulsive, autoritaire.

Caractéristiques distinctives : tilak au front, grain de beauté au menton ; secrètement amoureuse de Gabriel.

FATIMATA (12 ans)

Origine : Djenné, Mali, Afrique.

Principales qualités : gentille, sourit continuellement, a toujours peur de déplaire, pardonne facilement, forte en biologie.

Principaux défauts : aucun qui ne soit apparent.

Caractéristiques distinctives : possède un ascendant sur les animaux, versée en sorcellerie vaudou, sa mouffette apprivoisée la suit partout.

MÉDÉRIC (11 ans)

Origine : Papeete, Tahiti, Océanie.

Principales qualités : hyper-intelligent, génie en informatique et dans les sciences en général, en avance sur ceux de son âge.

Principaux défauts : encore un peu bébé, timide, gras-souillet et en mauvaise forme physique.

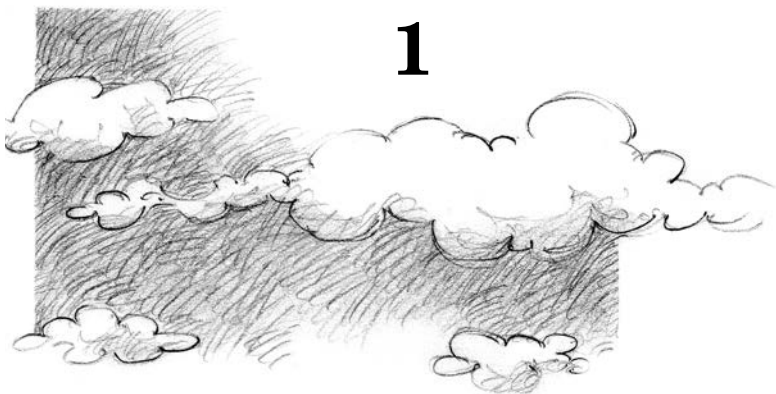
Caractéristiques distinctives : n'a pas de sac d'école, car il a scanné tous ses livres pour son usage personnel. Il porte toujours son ordinateur portatif avec lui.



Remerciement

L'auteur tient à remercier chaleureusement le Conseil des Arts et des Lettres du Québec pour son appui financier.

1



La bande des Pure laine

Après-midi typique du mois de mai à Québec : dans un ciel bleu clair, des nuages lumineux roulent sous le souffle d'une brise fraîche que prolonge un printemps paresseux. Le soleil disparaît, apparaît et disparaît de nouveau, au gré des nuées qui s'effilochent. Le parfum des feuilles qui bourgeonnent et des premières pelouses que l'on coupe se mêle aux émanations des voitures et des usines. Dans la cour de l'école, tandis que retentit encore la sonnerie annonçant la fin du dernier cours, les enfants s'ébrouent.

Certains se dirigent vers leur bicyclette, d'autres vers les autobus, ou d'autres encore alimentent le flot qui s'éparpille dans les rues adjacentes. Des éclats de voix, des rires et des sonnettes de vélos retentissent à mesure que l'établissement se vide.

— Sapristoche ! Tu n'as pas froid ?

Celui qui vient de s'exclamer ainsi s'appelle Didier. Il porte un polar gris, fermé jusqu'au menton, et semble se réchauffer en serrant les sangles de son sac à dos trois fois trop lourd. Les lunettes rondes au-dessous de ses sourcils relevés accentuent l'expression étonnée de son visage.

— Non, ça va. T'as froid, toi ?

Gabriel marche auprès de Didier, le simple t-shirt dont il est vêtu gonflé par la brise. Les extrémités de son collier en peau de caribou battent contre sa poitrine, là où la bandoulière d'une besace en poil vient croiser les sangles de son sac d'école. Didier hoche la tête, ses courts cheveux blonds agités comme s'ils frissonnaient eux aussi.

— Le froid traverse mon polar, sapristoche et toi, tu n'as que ce coton mince ! Je suppose que ton sang de la Côte-Nord contient de l'antigel.

Gabriel éclate de rire en relevant son visage cuivré vers le soleil. Ses yeux verts s'emplissent de lumière et brillent, pareils à des émeraudes. Leur éclat est rehaussé davantage par les mèches noires de ses cheveux trop longs qui s'agitent sur son front.

— Ce doit être à cause de ma mère autochtone, réplique-t-il entre deux rires. Quoique mon père, lui, dit toujours qu'il n'existe pas de température froide, seulement des gens qui ne sont pas assez habillés.

Didier s'apprête à opposer une boutade lorsqu'un cri, suivi d'un bruit de chute, attire leur attention. Un groupe de garçons, retranchés derrière l'angle formé par une haie et un mur de l'école, semblent s'intéresser à une masse orange sur le sol. Un bouquet de cèdres les masque à demi.

— Ce sont les jumeaux Bouchard avec cette brute de Tremblay et ce navet de Bissonnette.

— Qu'est-ce qu'ils manigancent encore ? s'interroge Gabriel. On dirait qu'il y a quelqu'un par terre.

Didier pivote sur lui-même afin de vérifier si un professeur circulerait dans les parages, mais la cour de l'école est



maintenant vide en grande partie, les premiers autobus partis.

— Je le reconnais, signale Gabriel.

— Quoi ça ? Qui ça ?

— Par terre, là-bas. Le gilet orange, c'est ce gros garçon très intelligent qui est en deuxième secondaire comme nous, mais qui est beaucoup plus jeune. Comment il s'appelle déjà ?

— Médéric, affirme Didier. Il s'appelle Médéric.

— Allons voir ce qui se passe, suggère le Nord-Côtier en rajustant par réflexe la bandoulière de sa besace.

— Tu n'es pas un peu fou ? rétorque son compagnon en paraissant ployer davantage sous le poids de son sac à dos. On va se faire agresser par eux, maltraiter, peut-être même... torturer.

Gabriel lance à Didier un regard dubitatif.

— N'exagère quand même pas.

— Ah, Gabriel, sapristoche ! tu les connais ces deux de pique ! Ils aiment harceler ceux dont les parents ne sont pas nés au Québec. Ils se font appeler la bande des « Pure laine »... et ils savent que mes parents à moi viennent de France.

— Ouais, confirme Gabriel en hésitant à poursuivre sa marche. Ils savent que ma

mère est autochtone. Il est certain qu'ils vont nous...

Un cri à demi étouffé, venu de la masse orange, par terre, fige définitivement Gabriel. Didier pivote de nouveau sur lui-même en scrutant la cour et les portes fermées de l'école.

— Et bien sûr, tous les profs ont déjà regagné leur voiture ; il n'y a plus un adulte dans les parages.

Gabriel prend une grande respiration et tente de ralentir les battements de son cœur.

— Bon, tant pis, allons-y. On ne peut quand même pas les laisser faire s'ils font du mal à ce garçon. Peut-être... Peut-être aussi est-il tombé et les autres cherchent-ils à lui venir en aide ?

Tandis qu'il emboîte le pas à son compagnon, Didier se mord la lèvre inférieure en se demandant comment, si la situation l'exige, il pourra fuir avec son sac à dos rempli de lourds volumes.

— Qu'est-ce que vous voulez, les coquerelles ?

Celui qui vient de s'exprimer de la sorte ressemble à un porc-épic avec ses longs cheveux roux dressés en pointes sur tout le crâne. Près de lui, son frère

jumeau se distingue par... des cheveux teints en bleu.

« Les jumeaux Bouchard, songe Gabriel. Aussi stupides l'un que l'autre. »

Un grand efflanqué à l'air tout aussi abruti pivote à son tour vers Gabriel et Didier. Ses cheveux jamais peignés sont répartis en carottes inégales autour de son visage blême. Des paupières mi-closes lui donnent un air éteint qu'accentue sa langue qui déborde de sa lèvre inférieure.

« Tiens ? Bissonnette a l'air plus dégourdi que d'habitude, s'étonne Didier, silencieusement. »

— Qu'est-ce que vous voulez, les morpions ? surenchérit l'efflanqué.

C'est alors que Tremblay, le chef de la bande, se retourne, un grand de quinze ans, champion de l'équipe de lutte de l'école, musclé comme un rottweiler... mais certainement moins intelligent que lui. Puisqu'il a redoublé plusieurs années, il poursuit son secondaire avec des compagnons de classe plus jeunes que lui.

— Vous cherchez la bagarre, les nabots ? questionne Tremblay en regardant approcher Gabriel et Didier.

— Salut, les gars ! lance Didier en prenant son air le plus amical. Ça va ?

— Salut, les gars ! reprend Gabriel à son tour. On a vu que Médéric était tombé et on est venu vous aider à lui porter secours.

— De quoi je me mêle ? déclare le jumeau bleu en plaçant une paume sur la poitrine de Gabriel pour l'arrêter.

— Le gros Tahitien n'est pas tombé, conteste à son tour le Bouchard roux, il nous fait une démonstration de physique.

— Ouais ! agrée Bissonnette avec un grand sourire mauvais. Il cherche à nous prouver la leçon apprise en classe aujourd'hui.

— Les corps chutent selon une accélération constante, explique Tremblay de sa voix grave et bien muée, peu importe leur masse. Maintenant qu'on l'a constaté avec un gros, il faudrait vérifier à quel rythme tombe un corps plus petit. Toi, le Français, tu es maigre à souhait. Tu es parfait pour l'expérience.

— Hé ! Attendez ! s'exclame Didier en levant une main pour apaiser les jumeaux qui marchent déjà vers lui. On ne cherche pas la bagarre, hein. On voulait seulement vous venir en aide au cas où...

— On n'a pas besoin de l'aide d'un maudit Français, rétorque le Bouchard roux.

— Maudit Français, répète le Bouchard bleu en écho, l'index enfoui dans sa narine gauche.

— Ni d'un niaiseux de fils de squaw, complète Bissonnette qui s'avance vers Gabriel.

— Un gros, un maigre et un moyen, énumère Tremblay qui rit à gorge déployée. Ce sera une expérience complète. On va bien la noter et on aura tous 100 % pour notre travail pratique en physique.

Tandis que Médéric reste au sol, la tête enfouie sous son bras, que Didier et Gabriel reculent sous l'avancée des Bouchard et de Bissonnette, une voix tonne soudain, venue de derrière le bosquet de cèdre.

— Que diriez-vous de faire la démonstration sur vos personnes également ?

Avec un ensemble qu'on aurait dit chorégraphié, tous les garçons se tournent vers la fille qui vient d'apparaître. Grande et mince, elle porte de longs cheveux noirs légèrement bouclés qui, même rattachés avec des barrettes sur le dessus de son crâne, atteignent le milieu du dos. Sa peau, d'un bronze profond, brille sous le soleil comme le moiré du satin. Ses sourcils bien fournis se rejoignent à la racine d'un nez un peu long. Au milieu de son front, un point rouge a été dessiné avec

soin. Il seconde avec symétrie un grain de beauté au centre du menton.

— Qui es-tu, toi ? gronde Tremblay en se tournant vers la nouvelle venue qui a posé son sac d'école à ses pieds et défie les garçons, bien campée sur ses jambes, les bras croisés sur sa poitrine.

— Laissez mon ami Médéric tranquille et foutez le camp ! ordonne la fille qui ne manifeste aucune crainte.

Derrière elle, pareille à un drapeau, flotte l'extrémité d'une longue écharpe bleue enroulée sur ses épaules. Elle porte un polar marine et un jeans ample qui tombe sur ses chaussures de sport.

— Qui est-ce ? chuchote Gabriel à Didier.

— Je ne connais pas son nom, répond ce dernier en murmurant lui aussi, je sais seulement qu'elle est un peu plus jeune que nous ; elle étudie en première secondaire.

— Pour qui tu te prends, toi ? rage Tremblay en défiant la fille. C'est ton ami, le gros Tahitien ? Ça va bien avec toi et ton point dans le front. Fous le camp, greluche !

— Essaie de me repousser toi-même, grand bavard.

À la surprise de Gabriel et de Didier

qui croyaient voir Tremblay exploser de rage, celui-ci éclate d'un grand rire.

— Voyez-vous ça ? se moque-t-il. Mademoiselle Trois-Yeux se croit de taille à s'attaquer à moi, le champion de l'équipe de lutte. Même le plus petit d'entre nous peut te renvoyer à coups de pied dans le derrière.

Tremblay se tourne vers le jumeau bleu.

— Basile ! Débarrasse-nous de cette idiote.

Gloussant de plaisir, Bouchard, sans hésiter une seconde, fonce vers la nouvelle venue. Au moment où il va la saisir par les épaules, la fille, sans même décroiser les bras, pivote sur ses talons en arquant le dos. Le jumeau, emporté par son élan, n'agrippe que le vide et plonge tête première dans le bosquet de cèdres. Pendant trois ou quatre secondes, les garçons observent en silence, hébétés, les pieds qui s'agitent dans la végétation tandis que Bouchard cherche à se relever.

— Mon œil, pleurniche-t-il en apparaissant entre les branches. J'ai reçu une branche dans l'œil. Ça fait ma-a-a-a-al !

— Espèce de conne ! s'écrie le jumeau roux en constatant l'état de son frère. Tu vas le payer !

Il bondit lui aussi en direction de la fille mais, au moment de l'attraper, celle-ci le saisit par le bras, le plaque contre son dos et l'entraîne dans une roulade aérienne qui l'envoie choir à son tour dans les cèdres. Les deux frères se retrouvent assis côte à côte, l'un, une main sur son œil, l'autre, un index dans la narine.

— Quels idiots ! laisse échapper Tremblay qui ne semble plus s'amuser du tout.

— Quels idiots ! répètent Gabriel et Didier qui, eux, se tordent de rire.

— Laisse-moi m'en occuper, propose Bissonnette à Tremblay. On ne va quand même pas laisser une fille, une immigrée en plus, ridiculiser des « Pure laine » comme nous.

D'un mouvement de tête qui se veut désinvolte, le chef de la bande fait signe à son acolyte qui s'avance à son tour. Contrairement à ses deux prédécesseurs, il ne cherche pas à agripper immédiatement son adversaire. Il la jauge quelques secondes, s'appuyant sur un pied, puis sur l'autre, cherchant à l'intimider d'un regard fixe, d'une expression farouche. La fille conserve son air détaché, exprimant sa contrariété d'un simple froncement des sourcils. Ses bras ne sont plus croisés sur sa poitrine, mais pendent le

long de son corps. Gabriel remarque toutefois qu'elle tient les mains ouvertes avec les doigts serrés les uns contre les autres, pouces fermés. Lorsque Bissonnette fait mine de l'agripper une première fois, elle plie les coudes en ramenant les mains à la hauteur de la poitrine, prête à parer un coup... ou à en porter un.

— Elle se tient en position de karaté ? chuchote Didier à Gabriel.

— Je ne sais trop. On dirait.

Dans un geste pour la feinter, Bissonnette décoche un coup retenu vers le visage de la fille, l'obligeant à lever un bras. Croyant qu'elle s'aveugle de sa propre main à la hauteur des yeux, il cherche, dans une détente brusque, à la saisir à la taille. Comme si elle s'attendait à la ruse, son opposante l'évite d'un mouvement des jambes, faisant virevolter son écharpe dans une gracieuse arabesque. Avant même qu'elle n'ait terminé sa cabriole, son pied se soulève et va frapper le postérieur de Bissonnette. Déjà entraîné par son assaut, celui-ci va retrouver les jumeaux qui continuent de geindre dans les cèdres.

Enthousiasmés par le succès de la fille, Gabriel et Didier applaudissent de manière spontanée. Celle-ci ne leur ac-

corde aucune attention et fixe Tremblay dont le visage vient de s'effondrer.

— Tu en as assez vu ou tu en veux, toi aussi ? demande-t-elle en effectuant un mouvement étudié des bras, plaçant ses mains à la hauteur de la poitrine en position d'attaque.

Décontenancé, ignorant s'il doit risquer de se rendre encore plus ridicule en se faisant battre à son tour ou en s'en prenant à une fille beaucoup plus jeune que lui, Tremblay choisit de jouer le mépris.

— Si tu crois que j'ai du temps à perdre avec des petits cons, dit-il en plissant les lèvres dans une moue pour mieux masquer son désarroi. Je vous laisse jouer à vos jeux de bébé.

Et, feignant de se désintéresser de sa bande et de la victime toujours à terre, il tourne les talons pour marcher d'un pas nonchalant en direction de la rue. Dans un esprit de camaraderie qui ressemble à une débandade, ses trois complices, se voyant abandonnés par le plus costaud d'entre eux, s'empressent de se relever pour courir le rejoindre.

— On vous retrouvera ! lance Bissonnette non sans jeter un dernier regard inquiet en direction de la fille.

Tandis que Gabriel rit fort pour mieux marquer la défaite des voyous, Didier s'avance vers la fille en sifflant.

— Ça alors ! Wow ! Félicitations ! s'écrie-t-il. À toi toute seule, tu as... Tu es... Ça alors !

Sans lui accorder d'attention, celle-ci s'agenouille près de la masse orange effondrée sur le sol.

— Médéric. Médéric, ça va ?

Une tête ronde, couverte d'une épaisse tignasse noire se soulève d'entre la saignée du bras où elle était enfouie. Un visage poupin apparaît, le regard encore terrifié.

— Ça va aller, Médé, fait la fille pour les encourager. Ils sont partis, ces idiots.

— Je suis désolé, Sara, répond le gros garçon qui s'affaire à récupérer le sac de son ordinateur près de lui. Je suis désolé de t'avoir encore mêlée à mes histoires.

— Mais non, ce n'est pas de ta faute.

— Je m'appelle Didier, annonce ce dernier en tendant la main. Je connaissais ton nom, Médéric. Et toi, c'est Sara ?

La fille déplie les jambes pour se relever et observe le garçon pendant deux ou trois secondes. Sans sourire, elle répond en acceptant de lui serrer la main.

— Mon prénom est Sarasvatî, mais tu peux m'appeler Sara.

— C'est formidable, ce que tu as fait.

— Il n'y a rien de formidable à devoir se battre et ridiculiser les autres. Maintenant, la bande des « Pure laine » se considèrent comme mes ennemis et détestent Médéric plus que jamais.

Gabriel s'avance à son tour et tend une main à Sarasvatî.

— Salut. Moi, c'est...

— Gabriel, je sais, coupe-t-elle en acceptant sa main.

— Ah ? Tu... Tu me connais ?

Elle hoche la tête d'un air indifférent, puis hausse les épaules en répliquant.

— Je connaissais ton nom, comme ça, sans plus.

Ses joues se cuivrent et elle ajoute d'un ton rapide :

— C'est une petite école.

Médéric, à son tour, présente une main à Gabriel et Didier. Ses cheveux trop longs, pleins de poussière, retombent en mèches hirsutes de chaque côté de ses joues rebondies. De lourdes lunettes d'écaille semblent écraser son nez court et épaté. Au milieu de ses verres grossissant, ses yeux paraissent immenses et ressemblent à deux poissons prisonniers d'un bocal trop étroit. Encadrées par des fossettes prononcées, ses lèvres sont char-

nues, tachées de poussière et de salive. Une mèche blanche détonne dans sa toison charbon et, pareille à un serpent, ondule contre sa tempe gauche.

— Merci d'avoir tenté de me venir en aide, exprime-t-il.

— Oh, on n'a pas pu faire grand-chose, rétorque Didier. Ces brutes nous auraient malmenés autant que toi. C'est ton amie qui a...

— Oui, bon ça va, coupe de nouveau Sarasvatî en agitant une main pour manifester son impatience ; c'est terminé. Viens Médéric, je te raccompagne chez toi.

Tandis que Médéric replace son sac d'ordinateur en bandoulière et s'engage dans le sillage de son amie, Didier le retient.

— Tu oublies ton sac d'école, Médéric ; où est-il ?

Le gros garçon se retourne en riant.

— Je n'en ai pas, répond-il. J'ai seulement mon ordinateur.

— Médé, pour son usage personnel, a numérisé tous ses livres d'école, complète Sarasvatî en arborant un sourire pour la première fois. Il n'a plus besoin de traîner un lourd sac sur ses épaules. Il fait tout grâce à son ordinateur ; il est

vraiment plus intelligent que nous. Il est un génie en informatique et c'est un champion d'échecs ; en plus, il gagne à tous les jeux vidéo.

— C'est vrai, confirme le gros garçon en baissant le menton avec timidité. Je veux devenir ingénieur, plus tard, et construire des villes, des ponts, devenir astronaute, marcher sur Mars, bâtir des...

— Quel âge as-tu, Médéric ? demande Gabriel.

— Onze ans... Enfin, onze ans bientôt.

— Allez, viens, Médé.

Et tirant sur son bras, Sarasvatî entraîne le garçon à sa suite. D'un dernier signe de la main, Médéric salue Gabriel et Didier qui prennent une rue opposée.

— T'as vu cette fille se battre ? s'exclame Didier tout en replaçant son sac trop lourd qui a tendance à glisser. Non, mais tu l'as vu faire ?

— Elle ne s'est pas battue, corrige Gabriel, elle évitait les assauts ; ce n'est pas pareil.

— Si tu veux. Mais elle est drôlement habile, non ?

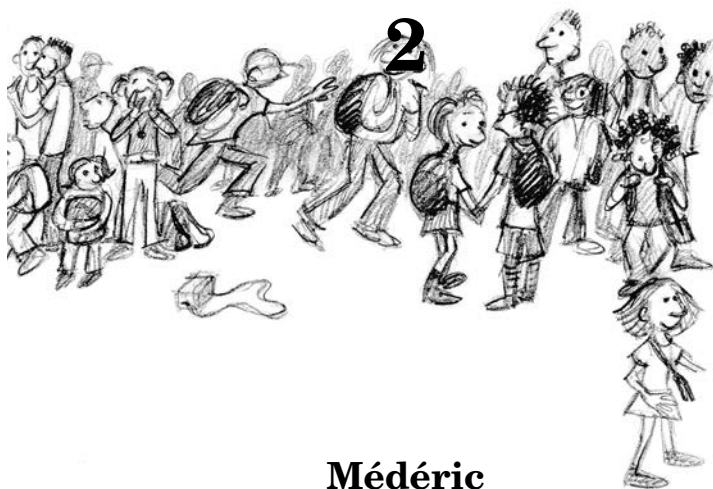
— Oui, elle est jolie.

Didier jette un regard à son compagnon en fronçant les sourcils.

— Je n'ai pas dit « jolie », j'ai dit « habile ».

— Euh, oui, habile. C'est ce que je voulais dire.

Puis, feignant de s'intéresser aux craquelures du trottoir, Gabriel s'empresse d'orienter la conversation sur les devoirs à faire pour le lendemain.



Médéric n'est pas en classe

Le matin suivant, la cour de l'école se remplit de nouveau dans un flot de mouvements à l'inverse des fins d'après-midi. Les autobus crachent les élèves qui s'ébrouent en direction de la porte d'entrée, les uns en chahutant, les autres en maugréant, les yeux encore bouffis de sommeil. Cinq, six, sept, dix voitures, à tour de rôle, lâchent leur lot de gamins ou stationnent dans les aires réservées. Les professeurs émergent des dernières, traînant des chaussures qui leur sem-

blent trop lourdes et des mallettes qui ne le sont pas moins. Certains parmi eux, plus enthousiastes, plus motivés, saluent des élèves, blaguent avec eux, les entraînent dans leur sillage. Le soleil émerge d'entre des blocs d'habitation, au bout de la rue, jetant une lumière dorée sur les arbres aux bourgeons mi-éclos. Des merles s'égosillent pour délimiter leur territoire, rivalisant de chahut avec les cris et les rires des enfants. La journée sera belle.

— Salut, Gabriel.

— Salut, Didier.

Les deux copains se retrouvent et comparent les notes de leur devoir. Tout en suivant les groupes qui se resserrent à l'approche de l'entrée, ils fouillent parmi les cahiers enfouis dans leur sac d'école. Pour mieux replacer la besace de poil qui, comme d'habitude, vient croiser la bandoulière de son cartable, Gabriel glisse son crayon entre les dents.

— La capitale des États-Unis, commence-t-il en chuintant à cause du crayon, est-ce New York ou Washington ?

— Washington, répond Didier qui feuillette également les cahiers de son sac. Moi, il me manque une réponse dans mon devoir de botanique. Attends, c'est quelque part par ici... Ah ! Voilà.



Il soutire une feuille qu'il place à la hauteur de ses yeux.

— Les aiguilles de pin rouge sont attachées par groupes de combien ? Deux, quatre ou cinq ?

— Les aiguilles de pin rouge, c'est par groupe de deux.

Didier note la réponse sans arrêter son pas.

— Une autre question : chez le champignon, le mycélium représente les...

— Gabriel ! Didier !

Les deux garçons relèvent la tête et aperçoivent Sarasvatî qui s'avance vers eux. Elle porte la même écharpe bleue que la veille, mais enroulée cette fois aux épaules d'un polar beige. Gabriel remarque avec surprise que son cœur se met à battre à un rythme supérieur.

— Salut, Sara.

— Salut, Sara.

— Vous avez vu Médé ? demande-t-elle sans autre forme de salutations. Chez lui, quand je suis passée, tout le monde était déjà parti et je ne l'ai croisé nulle part ni sur la route ni dans la cour de l'école.

— Il est peut-être déjà en classe, suppose Didier.

— J'en arrive ; il n'y est pas.

Tous les trois se regardent en silence pendant de longues secondes, se mordant les lèvres à la fois concentrés et inquiets. Tandis que le flot d'élèves s'amenuise autour d'eux, Sarasvatî évoque :

— La Bande des « Pure laine » ?

— Tu les as vus ?

— Non.

— Trouvons-les ! lance Gabriel.

Les trois amis se séparent pour chercher chacun dans leur direction. Sarasvatî se dirige vers l'arrière de l'école où plusieurs bâtiments annexes permettent de se cacher. Didier choisit l'auditorium qui est vide quand les classes de musique n'ont pas de répétition, et Gabriel hérite du fond de la cour, derrière l'angle formé par la haie et le mur de l'établissement, là où Médéric a été tabassé, la veille.

C'est Gabriel qui touche le gros lot. En retrait contre le mur qui lui sert de cache, il reconnaît les quatre voyous près des cèdres. Rassemblés les uns en face des autres, ils forment une masse compacte ; du milieu d'eux monte une fumée grisâtre.

— Ils fument, murmure Gabriel en lui-même. Bien que tout le monde sache à quel point c'est nocif pour la santé, ces idiots fument. Et en cachette par-dessus le marché.

Il fronce les sourcils. Pourquoi en cachette ? Plusieurs étudiants de quatrième et cinquième secondaires fument dans la cour de l'école. Tremblay est assez vieux pour ne pas se faire rabrouer par les professeurs. Alors, pourquoi ces voyous...?

L'odeur de la fumée atteint les narines de Gabriel et il comprend aussitôt.

— Du pot ! Ces crétins fument du pot ! murmure-t-il presque trop fort.

Il se plaque contre le mur de l'école, craignant d'avoir été entendu par la bande. Constatant qu'il n'en est rien, que Médéric ne se trouve pas non plus avec eux, Gabriel revient vers l'entrée principale. Le premier cours débutera bientôt et il doit vérifier, avant d'aller en classe, si l'un ou l'autre de ses deux compagnons a retrouvé le jeune disparu.

— Chou blanc, admet Didier lorsqu'il le rejoint dans le couloir. Je n'ai trouvé personne.

— Je ne l'ai pas vu, conclut Sarasvatî à son tour lorsqu'elle croise les garçons. Et vous ?

— J'ai repéré les « Pure laine », avise Gabriel, mais Médéric n'était pas avec eux.

— Peut-être est-il malade, finit par supposer Didier au moment où retentit

la cloche invitant les élèves à regagner leur classe. C'est sans doute pour ça qu'il n'y avait personne chez lui, ce matin. Ses parents l'auront emmené à la clinique médicale.

— Non, conteste Sarasvatî tandis qu'elle s'éloigne pour prendre l'escalier menant aux locaux de première secondaire. Ses parents partent toujours avant lui pour travailler. D'habitude, le matin, lorsqu'il m'arrive de le croiser à la sortie de chez lui, il est déjà seul.

— On se rejoint à midi à la cafétéria, propose Gabriel au moment de quitter la fille.

— D'accord !

Le Nord-Côtier cherche à découvrir si Sarasvatî lui a rendu son sourire, mais elle a déjà disparu au milieu des élèves qui ont envahi l'escalier.



À midi, comme prévu, les trois copains se rejoignent à la cafétéria où ils partagent une table isolée des autres par un pilier du bâtiment.

— Toujours pas de nouvelles ? demande Sarasvatî en déposant son plateau rempli de fruits et de petits pots.

— Nous ne l'avons vu dans aucun de nos cours, confirme Didier en s'asseyant près d'elle. D'habitude, il se tient discrètement au fond de la classe, silencieux et studieux, mais ce matin, il était absent.

— Nous irons tous chez lui après la classe et nous nous informerons auprès de ses parents, propose Gabriel tandis qu'il prend place en face des deux autres. Il ne lui est peut-être rien arrivé de grave ; possible que quelqu'un d'autre de sa famille soit malade et qu'il ait dû accompagner ses parents.

— Peut-être, répond Sarasvatî sans conviction.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Didier en pointant un doigt vers le plateau de l'adolescente. Tu mets des légumes sur tes crêpes ?

Pour la première fois, Gabriel peut admirer le sourire de Sarasvatî. Il lui trouve une dentition parfaite, la blancheur rehaussée par sa peau foncée.

— Que tu es drôle ! s'exclame-t-elle à l'égard de Didier. Ce n'est pas une crêpe, c'est un *chapati* ; un... une sorte

de pain. J'y étends du *bharta*, un curry d'aubergine ou, comme dans le pot ici, du *sag pannir*, des épinards au fromage blanc.

— Qu'est-ce que c'est que ces drôles de mets ? Et dans le plat, ici ? C'est quoi ?

— Du *dhal*, une bouillie de lentilles.

Elle prend une mine plus sérieuse.

— Mais je ne t'invite pas à y goûter ; un Blanc comme toi aurait le gosier en feu.

— Non, merci, sans façon, rassure Didier en s'intéressant à son sandwich au jambon. Tu viens de l'Inde, alors ?

La fille le regarde avec une expression de surprise.

— Tu t'y connais en cuisine, toi, dis donc.

Gabriel répond à la place de son compagnon qui rougit sous le compliment.

— Il est plutôt fortiche en géographie ; c'est un vrai crack. Il est calé en histoire, aussi. Regarde son sac à dos ; il pèse une tonne. En plus de ses livres de classe, il traîne un atlas, des fiches sur les personnages célèbres, des albums, des...

— On ne sait jamais quand on peut avoir besoin d'une référence rapide, explique Didier.

— Avec Internet, tu peux avoir accès à tout en tout temps.

— Et si on est en promenade dans le parc ? Ou à la pêche ? Ou...?

— Et toi ? demande Sarasvatî à Gabriel. Qu'est-ce que tu traînes dans ce sac en poil qui t'accompagne partout... en plus de ton sac d'école ?

— Rien de spécial, répond Gabriel en mordant dans son sandwich, ce qui lui évite de devoir préciser.

— Ce sont ses plantes, indique Didier à sa place.

— Comment ça, ses plantes ?

— Gabriel est un vrai maître de la forêt. Les herbes, les fleurs, les arbres, rien n'a de secret pour lui. Ici et là, il cueille des plantes, soit pour les observer, soit pour préparer des potions, des tisanes, soit pour des expériences, soit pour...

Sarasvatî éclate d'un petit rire qui déplaît à Gabriel.

— Tu es une sorte de sorcier ou quoi ?

Craignant que le silence de son ami ne soit le prélude à sa mauvaise humeur, Didier s'empresse de demander à Sarasvatî :

— Tu es d'où, finalement ? De New Delhi ? De Calcutta ?

— Non, du Québec, comme toi. Je suis née ici.

— Et tes parents ?

— Mes parents aussi, répond-elle en roulant son *chapati* couvert de *bhartā*. Ce sont mes grands-parents qui viennent de l'Inde. Et toi ? Tu es un... (elle rit)...un « Pure laine » ?

— Je suis Québécois, moi aussi. Mes parents sont originaires de France et ont émigré au Québec il y a plus de trente ans. Ils administrent un restaurant de cuisine européenne en ville.

Sarasvatî plonge son regard ténébreux dans les yeux verts de Gabriel. Le garçon en ressent une curieuse griserie.

— Et toi, Gabriel ? Tes parents ou tes grands-parents ont-ils des origines autres que canadiennes ?

Il fait une moue de dénégation en terminant de mâcher un sandwich aux œufs. Quand il a avalé, il précise :

— Mon père est un Blanc, tout ce qu'il y a de plus « Pure laine » et je dis cela en précisant que je n'aime pas cette expression ; ça frise le racisme. On voit l'utilisation que peuvent en faire des intolérants tels que Tremblay et sa bande. Ma mère est une Innue de Betsiamites, une Montagnaise comme disent les non-innus.

L'adolescente l'observe deux ou trois secondes en silence, ce qui le rend étran-

gement mal à l'aise. Il ressent presque du soulagement lorsqu'elle se décide à porter son *chapati* à la bouche.

— C'est amusant, note-t-elle après avoir terminé de mâcher ; nous avons tous des origines qui nous distinguent de nos autres compagnons de classe.

— Même Médéric, à ce que nous avons pu constater, rajoute Didier.

— C'est vrai. Les parents de Médé viennent de Tahiti ; ils se sont établis au Québec il y a presque cinquante ans.

— Ses parents sont vieux, dis donc !

Sarasvatî approuve en avançant les lèvres dans une moue, les joues gonflées par une énorme bouchée de *chapati*. En piquant sa cuiller dans son pot de *dhal*, elle souligne :

— Médé a deux grands frères beaucoup plus âgés qui ont déjà quitté la maison et travaillent à l'extérieur de la ville. Il est arrivé sur le tard comme on dit.

— En tout cas, il semble drôlement brillant. Bien qu'il ait deux à trois ans de moins que les étudiants de deuxième secondaire, c'est quand même lui qui obtient les meilleurs résultats.

L'Indienne agite sa cuiller à la hauteur du visage pour mieux appuyer ses dires.

— Il est possible que l'an prochain, ou dans deux ans, ses parents l'envoient étudier à l'extérieur dans une école spécialisée pour les surdoués. Cependant, comme il s'agit d'une école privée et qu'ils ne sont pas très riches...

— Espérons qu'ils auront un jour les moyens de lui permettre de s'épanouir et de mettre à profit ses talents.

— Espérons, approuve-t-elle en écho.

Les trois copains continuent à manger et à discuter jusqu'à ce que la cloche leur rappelle de retourner en classe.

— On t'accompagnera chez Médéric, Sara, insiste Didier tandis qu'il s'empresse de rassembler ses affaires ; c'est d'accord ?

— Si vous y tenez vraiment.

— Bien sûr que nous y tenons. Nous aussi, nous sommes inquiets pour lui. Pas vrai, Gabriel ?

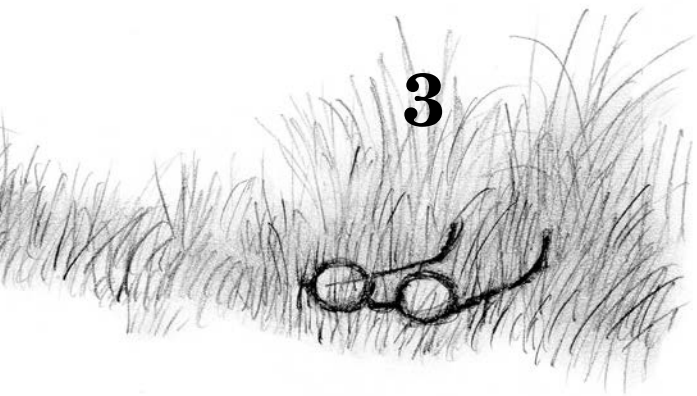
— Ben oui, quoi.

— O.K., approuve Sarasvatî. On se rejoint à l'entrée à la fin des cours. À plus !

— À plus.

Lorsqu'elle disparaît au milieu des élèves de première, Gabriel, une fois de plus, n'est pas certain qu'elle lui ait souri. Craignant d'avoir l'air de s'intéresser à

elle alors qu'elle l'ignore, il se félicite de ne pas l'avoir fait.



Le fils mexicain

Médéric a mal aux poignets ; des nœuds trop serrés retiennent ses mains dans le dos. Un sac de tissu noir, attaché mollement à la hauteur du cou, lui recouvre la tête, l'empêchant de voir autour de lui. On l'a étendu sur un matelas à même le sol, les chevilles liées. D'après l'écho renvoyé par les bruits qui l'environnent, il a l'impression de se trouver à l'intérieur d'un vaste bâtiment vide. Il perçoit des pas et des murmures à quelques mètres de là. Il respire parfois des relents d'essence, d'huile et d'autres

matières qu'il ne connaît pas. Sans doute s'agit-il d'un entrepôt déserté.

Médéric se sent étourdi ; toutefois, il sait que cela est dû à sa respiration trop rapide, à l'hyperventilation. Le sac sur sa tête comporte cependant un avantage : il réduit son malaise en limitant les aspirations. Bien qu'il ait peur de ce qui lui arrive, il est fier de n'avoir ni hurlé ni pleuré. Au lieu de s'abandonner à la panique, il cherche un moyen de sortir de sa mauvaise situation.

Il concentre son esprit sur les moindres bruits, les moindres paroles échangées par les voix autour de lui. Son ouïe, seule, peut lui permettre de comprendre la situation dans laquelle il se trouve. Jusqu'à maintenant, il a repéré deux voix différentes, des voix d'hommes, et isolé deux pas distincts : un premier, lourd et traînant, un second, rapide et nerveux. Lorsqu'il perçoit la musique caractéristique des touches de téléphone qu'on enfonce, il écoute encore plus attentivement.

— Allô ! Allô !

La voix est retenue et lui parvient d'assez loin. Médéric serre les dents comme si cela pouvait l'aider à mieux se concentrer pour écouter.

— Allô ! Vous m'entendez ? demande un homme au timbre grinçant.

— Ça doit être la bâtisse, murmure la seconde voix. Les ondes de ton portable ne traversent pas la structure de métal.

— Mais si, rouspète l'autre. Je l'entends parler à sa secrétaire. C'est lui qui... Allô ! Oui. Vous m'entendez ? Oui. Bonjour, monsieur Alvarez.

Médéric se réjouit que l'homme ait haussé le ton ; toutefois, ce dernier semble s'en être aperçu et poursuit la conversation plus bas. Le garçon doit donc se concentrer de nouveau pour bien entendre.

— Oui, monsieur. *Sí señor. No puedo hablar español, señor.* Notre traducteur est déjà parti. Merci de parler français, *señor Alvarez.*

— J'espère qu'il va nous payer en dollars et non en pesos, maugrée la seconde voix.

— *Sí señor*, nous avons le garçon, reprend le premier homme. (...) Comme prévu, oui. (...) Oui, oui, la longue mèche blanche, un gros garçon, oui, oui.

— Pas difficile de le distinguer des autres, ronchonne la seconde voix.

— Si nous sommes à l'aéroport ? Euh... Eh bien, pas tout à fait ; c'est un

peu la raison de mon appel, *señor Alvarez*.

— Et voilà le moment de se rendre ridicule.

— Non mais, tu vas te taire ? rétorque le premier homme.

« Il a dû placer sa main contre le téléphone pour ne pas être entendu, songe Médéric. »

— Voyez-vous, monsieur Alvarez, on a eu un petit pépin avec la voiture qui n'a pas voulu franchir plus de deux kilomètres. On a manqué d'essence ; c'est bête, hein ? Je crois que ma jauge à essence est défectueuse. D'habitude, quand l'aiguille est dans le rouge... Oui, bon, enfin, on s'est réfugiés dans un entrepôt abandonné en attendant que vous puissiez demander à l'autre, là... j'oublie son nom... le traducteur, vous savez, pour qu'il...

Même à la distance où il se trouve, Médéric distingue les jurons en espagnol qui ébranle le téléphone cellulaire.

— N'a pas l'air enchanté, le patron, raille la seconde voix. On se demande pourquoi. Qui c'est qui devait mettre de l'essence ?

— Tu vas la fermer, oui ? grogne le premier homme qui ne semble plus se

soucier de parler bas. J'essaie de nous sortir du pétrin.

— Dans lequel *tu* nous as mis.

— Allô, monsieur Alvarez ? *Señor* ? Oui, voilà. Je sais qu'on a manqué notre rendez-vous avec le camion qui nous devait nous prendre clandestinement et nous emmener au Mexique, mais on se disait...

— *Tu* te disais !

— Je me disais que, peut-être, le camion pourrait venir ici nous...

Médéric entend de nouveau distinctement des jurons en espagnol.

— Euh... Oui, monsieur Alvarez, vous avez bien raison d'être un tantinet déçu, mais nous... (...) Oui, d'accord, monsieur. Vous êtes bien gentil. Nous allons attendre le camion, et nous... Pardon, monsieur ?

Il y a un moment de silence qui s'étire et Médéric entend le deuxième homme profiter du répit pour pousser un soupir de soulagement.

— Parler à votre fils ? s'étonne la première voix. Certainement, monsieur Alvarez. Je m'en approche et vous le passe à l'instant.

« Son fils ? se demande Médéric. Il y a quelqu'un d'autre ici ? Je n'ai pourtant

distingué aucune autre voix, aucun autre pas. »

Il entend les hommes se rapprocher et sursaute lorsqu'on le saisit par le bras pour l'aider à se relever.

— Debout, garçon. Ton père veut te parler.

— Qui, moi ? s'étonne Médéric tandis qu'il sent qu'on colle le téléphone cellulaire contre son oreille, par-dessus le tissu. Mais je...

— Allez, parle. Dis bonjour à ton papa.

— Puisque je vous dis que... que ça ne peut pas...

— *Hijo mío*, grésille la voix dans le téléphone. *Es tu padre. ¿Cómo estás ?*

— Je... Je suis désolé, balbutie Médéric. Je ne parle pas espagnol.

— *¿Qué ? ¿Quién eres ?* Qui es-tu ?

— Je m'appelle Médéric, monsieur. Vos hommes m'ont enlevé et les cordes me font mal.

Deux mains solides se referment sur les épaules de Médéric et le secouent.

— Comment ça, tu t'appelles Médéric ? s'écrie la voix du second homme. Ta mère t'a changé de nom ou quoi ? Tu t'appelais Alejandro avant, non ?

— Non, monsieur. Je me suis toujours appelé Médéric. Mes parents ne

sont pas mexicains ; ils viennent de Tahiti. Vous me faites mal, monsieur.

La poigne abandonne ses épaules et Médéric sent qu'on s'affaire fébrilement sur le nœud du sac qui lui recouvre la tête. Lorsqu'on le lui retire, il se trouve aveuglé un moment par la lumière projetée par les fenêtres. Il cligne des paupières tandis que l'homme, devant lui, un petit maigrichon à la bouche tordue, le saisit par le toupet.

— Et cette mèche blanche ? Tu as toujours eu cette mèche blanche ou c'est une coquetterie ?

— Vous me faites mal ! répète Médéric. Bien sûr que j'ai toujours eu cette mèche ; c'est de naissance.

— Et tu ne t'appelles pas Alejandro Alvarez ? questionne le premier homme, un gros chauve au visage bouffi, vêtu d'un complet trop petit.

— ¡ *Hola* ! ¡ *Hola* ! hurle le téléphone cellulaire. Allô ! Parlez-moi, abrutis !

Tout en continuant de fixer Médéric avec un air hébété, le gros homme plaque le portable contre son oreille.

— Monsieur, commence-t-il, je pense qu'on a un autre pépin.

Les ravisseurs se regardent en grimaçant tandis que, une fois de plus, des hur-

lements de colère secouent le téléphone. S'il n'était pas aussi inquiet pour lui-même, Médéric s'esclafferait de la déconvenue des deux hommes. Après de longues secondes, tandis que les jurons s'essoufflent, les hommes jettent des coups d'œil confus en direction de leur prisonnier. La question qui les hante tous deux est :

— Qu'allons-nous faire de... de ce garçon, monsieur ?

— Il n'a pas vu votre visage, au moins ? gronde le téléphone.

— Notre... Euh... Non. Enfin, pas beaucoup.

— Comment, pas beaucoup ? Oui ou non.

— Eh bien... oui... disons...

— ¡ *Estúpidos* ! Il vous a vus ! Vous citez mon nom à tous vents. Vous ne pouvez tout de même pas le laisser vivant après votre bêtise.

— Euh...

— Tuez-le !



Seule une voiture de police stationnée devant la maison indique une situation non coutumière ; en dehors de ce

détail, tout semble normal. Le soleil brille sans faiblir en direction du couchant, les bourgeons continuent de s'ouvrir dans les arbres, les oiseaux volettent de branche en branche... Les voisins rentrent de l'école ou du travail, étonnés deux ou trois secondes par la présence inhabituelle de la voiture de police, puis disparaissent dans leur chaumière pour vaquer à leurs occupations quotidiennes. Des cris fusent des aires de jeux du terrain municipal, et des fenêtres mi-ouvertes crachent les thèmes musicaux des émissions de fin d'après-midi.

Sarasvatî appuie sur la sonnette d'entrée, accompagnée de Didier, à demi courbé vers l'avant par le poids de son sac d'école, et de Gabriel qui, comme s'il s'y accrochait, tient la bandoulière de son sac en poil. La porte s'ouvre sur une grosse femme aux joues rebondies, à la chevelure grise montée en chignon, aux yeux légèrement bridés et à la peau brun clair.

— Oh, Sara, quel bonheur ! Nous tenions justement de te rejoindre chez toi par téléphone. Entre. Entre vite.

Suivie de ses deux compagnons qui n'ont pas attendu d'invitation, Sarasvatî emboîte le pas à la femme, traverse un

court vestibule et arrive dans la cuisine. Autour de la table sur laquelle trônent une mallette ouverte et plusieurs documents, trois personnes sont assises et discutent : le père de Médéric, que Sarasvatî reconnaît immédiatement à sa bouille ronde et à ses traits doux – dont a hérité Médéric – et deux policiers en uniforme. L'un d'eux, l'officier en chef, est une femme. Leurs casquettes reposent sur la table.

— Voici Sara, annonce la mère en présentant la jeune fille, une amie qui va à la même école que Médéric. Avec elle... euh... deux amis que je ne connais pas.

— Je m'appelle Gabriel, dit ce dernier, intimidé par les deux policiers qui le regardent.

— Moi, c'est Didier. Nous avons plusieurs cours avec Médéric ; il n'est pas venu à l'école, aujourd'hui, et nous venions prendre de ses nouvelles.

La mère se laisse tomber sur une chaise près du comptoir, son gros derrière débordant de chaque côté. Elle observe les trois enfants tandis que ses yeux se remplissent de larmes.

— Ah ! mes chéris, dit-elle en sanglotant. Nous ignorons où Médéric se trouve. Ce matin, des responsables de l'école m'ont

appelée au travail pour m'informer qu'il ne s'était pas présenté à ses cours. D'ordinaire, il part après son père et moi, et ne traîne pas en chemin ; il se rend directement à la polyvalente.

Elle arrête son regard sur Sarasvatî.

— Tu sais cela, toi, n'est-ce pas ? Souvent, tu te rends à l'école en sa compagnie.

— Oui, madame, répond-elle. Cependant, ce matin, je ne l'ai pas croisé, mais ça arrive de temps en temps.

— Est-ce que Médéric avait des problèmes ? demande la policière en fixant la jeune Indienne.

— Des problèmes ? s'étonne celle-ci, mal à l'aise face à l'œil qui la scrute comme si elle était coupable. Quelles sortes de problèmes ?

— Je ne sais pas, moi, des ennuis avec un professeur, des brimades, une punition, une peine d'amour, des camarades de classe qui le harcèlent...

— Eh bien, euh... hésite la jeune fille en se demandant si elle doit mentionner les abus de la bande des « Pure laine ». Je...

— Il y a une petite clique, à l'école, qui lui cause souvent des ennuis, répond Didier en faisant un pas pour se placer à la même distance de la table que Saras-

vatî. Tremblay, Bissonnette et les jumeaux Bouchard s'amuse à tracasser tous ceux qui ont des origines différentes de la leur.

— Je connais ces quatre andou... individus, commente le policier masculin à son officier. Assez méchants pour harceler, mais pas assez intelligents pour organiser une disparition.

— Crois-tu que Médéric puisse avoir fait une fugue ? demande la policière en continuant de fixer Sarasvatî.

— Médéric ? Fuguer ? Jamais !

— Tu en es certaine ?

La policière jette un coup d'œil à la mère, puis au père, et revient poser son regard sur l'Indienne. Elle insiste :

— Médéric t'a-t-il déjà mentionné qu'il était malheureux chez lui ? Avec ses parents, par exemple ? Ou avec son milieu, ses voisins ? Es-tu certaine qu'il ne t'a jamais fait part d'événements ou de situations difficiles qui lui auraient donné envie de fuir ?

Sarasvatî fait semblant de ne pas remarquer la mère qui éclate en pleurs encore plus fort. Le père paraît effondré dans sa chaise, le regard perdu au loin.

— Mais non, jamais ! répond-elle avec la plus grande conviction. Médéric était...

est heureux, ici. Il me dit souvent à quel point il adore ses parents.

— Je vous en prie, s'exclame la mère de Médéric aux policiers, vous voyez bien que notre fils n'avait aucune raison de fuguer. Sa disparition relève d'un cas d'enlèvement ou d'accident. Il est peut-être blessé quelque part, dans des fourrés, le long de la route.

— Écoutez, madame, fait la policière en se levant et en rangeant dans sa mallette les formulaires qu'elle vient de remplir. Nous avons ici toutes les informations nécessaires pour ouvrir le dossier. Malgré les doutes de mon collègue, nous allons interroger les quatre suspects qui jouent les durs dans la cour de l'école. En attendant, s'il s'agit d'une fugue, votre fils aura peut-être téléphoné pour donner de ses nouvelles... ou même, sera revenu à la maison.

Le père prend la parole pour la première fois depuis l'arrivée des enfants. Gabriel et Didier sont étonnés de constater à quel point sa voix est douce.

— Mon garçon appelle peut-être à l'aide quelque part et personne n'est là pour l'entendre. Pourquoi n'organisez-vous pas immédiatement les recherches ? Il reste encore deux bonnes heures de soleil.

En remettant leur casquette sur la tête, les policiers se dirigent vers la sortie. La femme conclut :

— Ah ! vous savez, il faut respecter les procédures de notre corps de police municipal. Quatre-vingt-dix-huit pour cent des cas de disparition d'adolescents se résolvent d'eux-mêmes dans les vingt-quatre heures lorsque le fugueur change d'idée et revient chez lui. Demain matin, si votre fils n'a toujours pas donné signe de vie, nous organiserons une battue avec des chiens pisteurs le long de la route qu'il emprunte généralement pour se rendre à l'école. Si les résultats s'avèrent négatifs, nous ferons appel à des...

— Les gars...

Sarasvatî vient de prendre Gabriel et Didier à part en leur entourant les épaules de ses bras. Il exhale d'elle un parfum à fois doux et musqué qui rappelle au Nord-Côtier les relents d'un sous-bois ; il en ressent un trouble grisant.

— N'attendons pas les autorités pour faire bouger les choses, murmure-t-elle. Faisons ensemble le trajet qu'accomplit Médéric le matin et cherchons des indices.



Après avoir abandonné les parents de Médéric, les trois amis vont à la maison ranger leur sac d'école, avalent un souper rapide puis se retrouvent de nouveau en face du trottoir d'où la voiture de police est repartie. S'accordant sur la façon de procéder, chacun prend position. Gabriel explorera le côté gauche des ruelles et des sentiers qu'emprunte le Tahitien tous les matins, Didier s'occupera du côté droit tandis que Sarasvatî secondera l'un ou l'autre en fonction de la complexité du terrain.

Ils n'ont pas loin à parcourir avant de faire leur première découverte.

Cinq cent mètres passés le deuxième voisin, là où la rue croise une ruelle, le regard de Didier est attiré par un objet brillant. Dans ce recoin occulté par les pousses, au pied d'un taillis feuillu, le garçon comprend qu'un drame est survenu.

— Les lunettes de Médéric ! s'exclame-t-il en exhibant comme un trophée les lourdes montures d'écaille.

— Formidable ! s'écrie Sarasvatî en sautant et en claquant dans ses mains. Nous avons un indice.



— Et regardez ! renchérit Didier en désignant le sol de son index. La terre est remuée ici, là et là. On voit des traces de pas : la chaussure plus petite de Médéric et une autre plus grande. Un adulte, sans doute.

— Ou Tremblay, insinue Gabriel.

— Et là, une autre ! s'enthousiasme l'adolescente. La semelle est différente ; ils étaient deux adultes.

— La belle affaire ! grogne Gabriel en calmant l'excitation de ses compagnons. Et on fait quoi avec ses indices ? On court chercher les policiers en leur disant : venez voir, on a trouvé des lunettes et des traces de pas ? Faites votre boulot et à vous, maintenant, de trouver Médéric ?

Il hoche la tête dans une attitude défaitiste.

— Vous croyez qu'ils vont nous obéir ? poursuit-il. Ça ne nous avance à rien, ces indices. Il va quand même falloir attendre à demain.

— Ah ? Eh bien, peut-être qu'ils... fait Didier, hésitant.

— Tu as raison, déclare Sarasvatî influencé par le pessimisme de Gabriel. Tu es grognon, mais tu as raison. Les policiers ne se presseront pas plus à

cause de ces pistes. Tout au plus modifieront-ils la battue de demain.

— Alors ? demande Didier. On fait quoi avec les lunettes ?

— Ça prendrait les chiens pisteurs de la police, avance Gabriel.

— Ouais ! s'exclame Sarasvatî en lui renvoyant, pour la première fois, une expression satisfaite. Encore une fois, tu as raison.

— Je ne vois pas en quoi il faut se réjouir.

— Je sais ce qu'il faut faire. Suivez-moi !

Et, sans s'expliquer davantage, elle se met à courir en direction de la rue.



Fatimata à la rescousse

Didier se souvient avoir déjà croisé la fille dans les couloirs de la première secondaire. Sa peau est d'un velouté très noir qui brille sous les reflets du soleil couchant. Ses cheveux, noués en une centaine de petites tresses, retombent sur ses épaules en les balayant de rubans colorés. Son nez, un peu gros, marque le centre d'un visage harmonieux aux yeux grands et vifs, et à la bouche bien dessinée. Autour de son cou, des breloques de bois et d'os attachées à des cordelettes pendent sur son t-shirt. Elle a troqué le

jeans qu'elle porte à l'école pour un pantalon de jogging ample.

— Bonsoir, salue-t-elle en lançant un sourire généreux à chacun de ses trois visiteurs. Vous voulez entrer ?

Bien qu'elle cherche à paraître discrète, ses sourcils doucement froncés trahissent la question qu'elle se pose : pourquoi ces adolescents, qu'elle reconnaît pour les avoir déjà vus à l'école, sonnent-ils à sa porte ? Elle n'est pas étonnée qu'ils sachent où elle demeure puisque, parfois, ils se croisent dans les rues du quartier en s'en retournant à la maison ; mais pourquoi venir la voir ?

— Tu t'appelles Fatimata, n'est-ce pas ? demande Sarasvatî sans répondre à l'invitation de franchir le seuil de la maison.

— C'est cela, oui. Et toi, tu es... Sara ? Je me trompe ?

— Sarasvatî, oui. Et voici Gabriel et Didier. Tu ne les as peut-être jamais remarqués, ils sont en deuxième secondaire.

— Ça va, je vous connais. Vous ne voulez pas entrer ?

— Non, je... Nous sommes un peu pressés, balbutie Sarasvatî. Nous aurions besoin d'un service et il se pourrait que... que tu puisses...

Fatimata enfouit ses deux mains dans ses poches, s'appuie contre le cadre de la porte, et plisse le front, intriguée. Son sourire mi-curieux mi-amusé ressemble à une grimace.

— J'ai entendu dire, commence Sarasvatî, que tu aimais beaucoup les animaux et que tu en avais plusieurs chez toi ; c'est vrai ?

— On t'a bien renseignée, oui.

— Tu dois avoir un chien, alors ?

— Non, je n'ai pas de chien.

— Pas de chien ? s'étonne l'Indienne.

— Pas de chien ? répètent Gabriel et Didier à l'unisson.

Le sourire de Fatimata s'éteint tandis qu'elle pose un regard de plus en plus intrigué sur ses visiteurs. Elle se redresse pour abandonner le cadre de la porte.

— Non, désolée. Pourquoi est-ce si important ?

— On a besoin de toute urgence d'un chien pisteur, répond Didier en devançant Sarasvatî. Tu connais quelqu'un qui en possède un ?

— Non, répond la jeune fille. Ceux que je connais qui possèdent des chiens n'ont que des toutous ordinaires, incapables de retrouver une cuisse de poulet à cinq pas.

— Zut ! fait Sarasvatî en relâchant les épaules tandis qu'elle se retourne vers ses compagnons. On n'est pas plus avancés.

— Pourquoi avez-vous besoin d'un chien pisteur ? s'informe Fatimata.

— Oh, c'est une longue histoire, répond Gabriel qui tourne déjà les talons, et nous sommes un peu pressés.

— Si vous êtes si pressés, rétorque-t-elle, je possède peut-être ce qu'il faut pour vous dépanner. Elle se tourne vers l'intérieur de la maison et crie :

— Cappuccino !

De l'embrasure s'élève un bruit de pattes griffues, et les trois copains observent l'ouverture d'où, malgré les dénégations de la jeune Noire, ils s'attendent à voir apparaître un chien qui accourt. La bestiole au pelage foncé qui se présente, museau long et queue énorme, les leurre un moment. Les compagnons s'imaginent découvrir un chat à la mine insolite lorsque, soudain, reconnaissant les longues bandes blanches qui en caractérisent le sommet des flancs, Gabriel s'écrie :

— Une mouffette !



Maintenant qu'il a aperçu leur visage, les ravisseurs ne se sont pas donné la peine de remettre le sac sur la tête de Médéric. Ils s'assurent que ses liens sont solides puis se désintéressent de lui. Ils collent leur nez aux fenêtres pour surveiller l'arrivée du camion.

— Tu sais ce que je pense ? demande le maigrichon à son gros acolyte, tout en continuant d'observer l'extérieur.

— Tu penses, maintenant ? ironise le chauve en lui jetant un coup d'œil railleur.

— Je n'ai pas le choix puisque, toi, tu ne le fais pas.

Le gros hausse les épaules en plaquant de nouveau son nez contre la vitre.

— Je pense, poursuit le maigrichon, que le camion ne viendra pas.

— Et pourquoi ?

— Parce que le client est très fâché contre nous, qu'il se fiche de nous, et qu'il préfère nous abandonner.

Le gros chauve gonfle ses poumons si fort, pour pousser un soupir, que Médéric croit que son veston déjà trop petit va exploser.

— Mais non, il ne peut pas nous abandonner. Il aura peur que, si la police nous capture, on le dénonce. Même si les autorités ne peuvent le poursuivre au Mexique,

il ne pourra employer personne d'autre pour kidnapper et lui ramener son fils.

— Quelle pitié, quand même, qu'un père doive en arriver à de tels extrêmes pour voir son enfant !

— Quand on vit du commerce de la drogue et qu'on marie une femme à l'étranger, il faut s'attendre à un peu plus de complications au moment du divorce.

Le maigrichon, pour toute réplique, se tourne vers Médéric et l'observe une seconde.

— Et lui ? demande-t-il. Il a vu notre visage, il peut nous identifier.

— Monsieur Alvarez a demandé que tu le tues.

— Que *moi*, je le tue ? Il se fiche que ce soit toi ou moi. Comme c'est toi qui as choisi de t'occuper de tout, à toi de t'exécuter... euh, je veux dire, de l'exécuter.

— Justement ! Puisque je dois m'occuper de tout depuis le début, fais donc ta part. Sans compter que c'est un peu de ta faute si on se retrouve avec le mauvais « colis ».

La colère transforme en piment rouge le visage du maigrichon. Il pointe un index tremblant de rage vers son complice.

— Si on se retrouve avec le mauvais « colis », grince-t-il les dents serrées, c'est



surtout parce qu'avec toi il faut toujours travailler trop vite. Tu as constamment peur de te faire prendre, on n'a jamais le temps de bien planifier nos actions. Il faut tout le temps que nous...

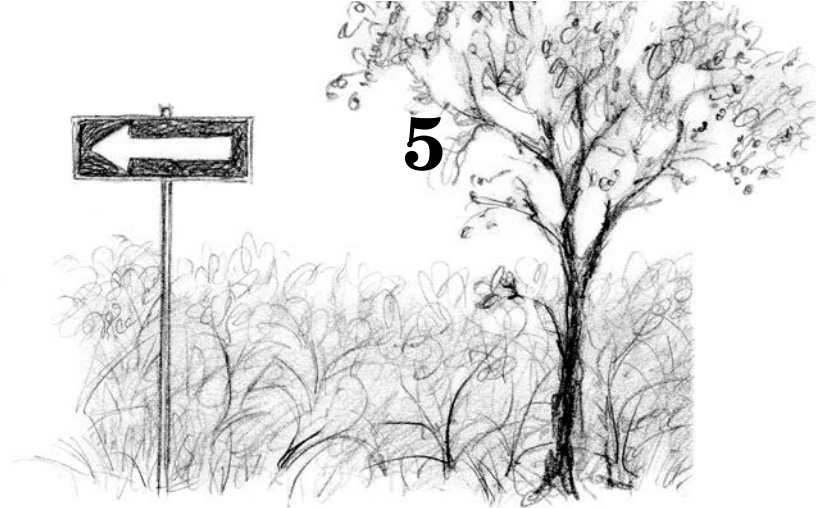
— Et avec toi, rétorque le gros chauve, il faut tout faire soi-même, car tu te prends pour un grand cerveau qui refuse d'exécuter les tâches physiques. Tu rouspètes tout le temps, tu critiques mes initiatives, tu n'en prends jamais toi-même, tu...

— Comment ça, je ne prends pas d'initiatives ? Je fais ce que j'ai à faire quand il faut le faire ; je n'ai pas besoin d'attendre après toi.

— Dans ce cas, prouve-le.

— N'importe quand.

— Étrangle le garçon !



L'odorat et l'instinct

Fatimata est d'une telle gentillesse que, rapidement, Gabriel, Didier et Sarasvatî sympathisent avec elle. Malgré l'inquiétude causée par le sort encore inconnu de Médéric – ou peut-être à cause de cette inquiétude –, les sourires incessants que jette la fille noire autour d'elle sont un baume prisé. À ses pieds, collé aux talons de sa maîtresse comme le plus fidèle des toutous, Cappuccino trotte de sa démarche de balancier, sa queue touffue balayant le sol derrière elle.

— Voilà, c'est ici, indique Didier en montrant du doigt le taillis feuillu. On y a trouvé ses lunettes.

— Vous les avez laissées en place ? demande Fatimata.

— Non, je les ai ici, répond le garçon en extirpant les montures d'écaille de la poche intérieure de son gilet.

Le visage de la fille s'effondre quelque peu.

— Hm, nasille-t-elle, tu n'aurais pas dû les mettre sur toi. Maintenant, ton odeur doit couvrir celle de Médéric. Cappuccino ne pourra pas les départager l'une de l'autre.

— Oh ! navré, fait Didier, en baissant les épaules. J'ignorais qu'il.. que... Ah, zut !

— On retourne à la case départ, alors ? s'informe Sarasvatî.

— Peut-être pas, souffle Fatimata en s'agenouillant près du taillis. Voyons ce qu'on peut tirer de cet emplacement.

Derrière elle, la mouffette s'occupe à gratter le sol, recherchant des bestioles à grignoter. La fille noire la saisit entre ses mains.

— Viens ici, ma belle, murmure-t-elle d'une voix très douce. Mata a besoin de toi.

— Sincèrement, appréhende Sarasvatî, ta bête puan... ta mouffette, elle possède un bon flair ?

Sans quitter l'animal des yeux, Gabriel répond avant Fatimata.

— Cette espèce dispose d'un odorat remarquable, indique-t-il. Elle compense une grande myopie par l'ouïe et l'olfaction.

Fatimata lève la tête pour sourire à Gabriel.

— C'est exactement cela, confirme-t-elle. Tu t'intéresses à la zoologie ?

— Gabriel connaît tous les secrets de la forêt, rétorque Didier en plaçant une main sur l'épaule de son copain. Sa mère est innue.

— Je m'intéresse surtout aux plantes, corrige Gabriel. Mon grand-père de Bet-siamites m'amène souvent dans les bois pendant les vacances et m'apprend tout ce qu'il sait.

— Moi, je suis passionnée par les animaux, précise Fatimata. J'essaie de tout connaître d'eux. Je lis tous les livres qui parlent d'eux, je fais des recherches sur Internet, je...

— On perd du temps, coupe Sarasvatî qui paraît s'irriter de l'intérêt que se manifestent tout à coup Gabriel et Fatimata. Le temps file et on a un copain à retrouver.

— Oui, tu as raison, s'excuse Fatimata en s'occupant de nouveau de Cappuccino qui renifle la terre sous le taillis. Revenons à notre tâche.

Penchée sur sa mouffette, l'adolescente murmure à ses oreilles, la caressant de la main, prenant soin de laisser glisser ses doigts du dessus du crâne jusqu'à l'extrémité de la queue. La bête arque le dos à chaque cajolerie, tout en gardant son museau au ras du sol.

— Elle est opérée, tu crois ? murmure Didier à Gabriel en plaçant une main à la hauteur de sa bouche. Tu crois qu'elle peut nous... arroser ?

— Je ne sais pas, chuchote à son tour le Nord-Côtier en fixant la masse de poils noirs et blancs qui fouille la terre. Je suppose que oui, mais je n'irai pas contrarier la bestiole pour le vérifier.

Fatimata, cessant de murmurer ses instructions à la mouffette, redresse le torse en abandonnant ses caresses. L'animal se met à flairer la terre avec plus d'ardeur, contournant les troncs des arbustes, enjambant les racines aériennes, pivotant sur lui-même, jusqu'à ce que, soudainement, il se mette à se dandiner en filant plus avant vers la ruelle.



— Elle a flairé quelque chose, annonce Fatimata en se relevant. Suivons-la !

Les quatre copains s'élancent à la suite de Cappuccino qui, de plus en plus sûre d'elle, trotte maintenant d'un pas allègre entre les haies de cèdre qui séparent les cours des maisons. Un chien jappe à leur passage, mais Gabriel constate avec soulagement qu'une chaîne robuste le retient à la galerie de son maître.

« Tant mieux, songe-t-il. Je n'aurais pas voulu expérimenter ici les moyens de défense éventuels conservés par la bête puante. »

— Elle nous entraîne jusqu'à cette allée de jardin, là-bas, indique Fatimata qui colle au plus près de la mouffette. C'est par ici que sont passés les gens dont Cappuccino a repéré l'odeur sous le taillis.

Rapidement, l'animal, qui s'est éloigné du trajet menant à l'école, atteint un passage sablonneux entre deux clôtures de bois. Non loin, le macadam d'un cul-de-sac trace un ruban gris-bleu vers une rue plus importante. Sans plus avancer, la mouffette se met à tourner sur elle-même.

— On dirait que le toutou a perdu la piste, s'inquiète Sarasvatî.

Fatimata se penche sur Cappuccino pour lui murmurer de nouveau à l'oreille.

La bête semble redoubler d'efforts autour des pieds de sa maîtresse, mais ne trouve plus de direction à suivre. Elle lève ses petits yeux noirs, espère une caresse qui la consolera, refait quelques cercles puis s'arrête.

— Il y a des traces de pneus, constate Gabriel penché sur le sable. Elles ne sont pas très claires, mais on constate bien qu'une auto était stationnée ici.

— Les sapristoches ! jure Didier. Ils l'ont enlevé en voiture.

— Il fallait s'y attendre, dit tristement Sarasvatî en posant une main contre le tronc d'un érable qui crève une rangée de noisetiers. Nous ne pourrons jamais les rattraper comme ça. Ah ! ces fichus policiers et leur période d'attente.

— Quelle direction peuvent-ils avoir prise ? se dit Fatimata pour elle-même, mais assez fort pour que tout le monde entende. Parvenus à la rue là-bas, après le cul-de-sac, ils ont filé à droite ? à gauche ou tout droit ?

— Cette rue est peu fréquentée, mais mène à toutes les grandes artères de la ville, précise Didier qui fixe le ruban d'asphalte à dix pas de là. Par là, l'aéroport ; par ici, le fleuve ; devant, le centre-ville...

— Si seulement cet arbre pouvait parler, rêve Sarasvatî à voix haute en observant le tronc contre lequel elle a appuyé la main. Il nous dirait ce qu'il a vu, par où poursuivre.

Gabriel se redresse et balaie le paysage des yeux. Il observe le ciel sans nuages, le soleil qui disparaît derrière les maisons et qui sombrera bientôt sous l'horizon, le mouvement des feuilles sous la brise...

Sans un mot, il s'approche de Sarasvatî, les paupières mi-closes, les sourcils froncés.

— À quoi penses-tu ? s'étonne l'Indienne, troublée par la lumière curieuse qui transparaît des prunelles du garçon.

Ce dernier, sans répondre, tend la main et la pose, à son tour, contre le tronc de l'érable. Les yeux maintenant fermés, il bouge doucement les lèvres comme s'il murmurait quelque chose à quelque interlocuteur invisible. Ses traits sont sérieux, presque soucieux.

— Que fais-tu ? demande Sarasvatî, de plus en plus intriguée.

— Laisse, rétorque Didier qui s'est approché d'elle. Ne le déconcentre pas.

— Pourquoi ? Que fait-il ?

Fatimata s'est avancée à son tour, silencieuse, le regard fixé sur Gabriel.

Celui-ci touche l'arbre d'une main et tient son collier en peau de caribou de l'autre. Il s'agit d'une rondelle de cuir retenue par deux cordelettes de même nature. Sur l'un des côtés, une touffe de poils grisâtre brille comme si on l'avait huilée.

La scène paraît si étrange, mais aussi si tranquille que chacun sursaute lorsque Gabriel rouvre soudainement les yeux.

— Ils sont partis par là ! annonce-t-il en désignant le côté droit de la route. Allons-y !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'étonne Sarasvatî. Que veux-tu nous faire croire ? Que l'arbre t'a confié la direction à prendre ?

— Tu viens, Didier ? demande Gabriel sans se soucier des protestations de Sarasvatî. La lumière déclinera bientôt.

— Je te suis.

— Hé, minute ! crie l'Indienne. On ne va pas engager des recherches à partir de la mise en scène à laquelle nous venons d'assister. Je ne...

Gabriel se retourne brusquement et jette un regard enflammé à l'adolescente. Le mouvement qu'il effectue fait que son pendentif va heurter la bandoulière du sac en poil.

— Si tu doutes de ton instinct, c'est ton problème ! Moi, j'ai appris à écouter le mien. L'arbre ne m'a rien dit ; son contact m'a simplement aidé à écouter mon cœur. Maintenant, va dans l'autre direction si tu crains que je me trompe, mais moi, je sais que les ravisseurs de Médéric sont partis à droite. Que ceux qui n'ont pas l'esprit aveuglé par leur logique me suivent.

Affichant une mine plus fâchée qu'il ne l'était vraiment, Gabriel se dirige vers la sortie du cul-de-sac. Avec une expression suppliante, quoique silencieuse, Didier incite les deux filles à leur emboîter le pas. Fatimata n'hésite que pour manifester un vague appui à Sarasvatî. Tout en s'engageant derrière les garçons, elle fait signe à l'Indienne, à son tour, de les suivre. Soupirant bruyamment pour marquer sa contrariété, celle-ci abdique et suit en maugréant.

Gambadant entre les pieds de sa maîtresse, Cappuccino joint le cortège, trop heureuse de reprendre sa promenade. Elle ignore l'inquiétude qui ronge les cœurs de ses compagnons humains.

6



La confrontation

Le gros chauve garde encore le nez collé sur la vitre, les lèvres plissées comme s'il boudait, semblant trouver un intérêt infini au soleil qui disparaît peu à peu à l'extrémité du terrain vague. Ses bras croisés sur la poitrine tirent si fort sur les coutures de la veste que celles-ci paraissent sur le point de céder. Le maigrichon, quant à lui, planté devant la fenêtre voisine, observe la route crevée de nids-de-poule qui contourne le site. Il ronchonne.

— Il ne viendra pas.

— Ça fait bien mille fois, maintenant, que tu le dis. Ça mérite une mention dans le livre des records Guinness.

— Il ne viendra pas.

— Mille un.

Le maigrichon a un sourire qui ressemble à une grimace. Il se tourne vers son complice.

— Il ne viendra pas.

— Mille deux.

Le gros chauve se met à rire à son tour. Voilà les deux ravisseurs qui se regardent en exposant leur dentition marquée de trous et de plombages noirs.

— Il ne viendra pas.

— On fait quoi, alors ? On couche ici ?

Une barre soucieuse plisse le front du maigrichon tandis qu'il perd son sourire. Il lève les yeux au plafond comme s'il réfléchissait et porte une main à son menton.

— Plus nous nous attardons ici et plus nous risquons de nous faire prendre par la police. Je crois qu'il vaut mieux filer et nous trouver un nouveau contrat. Pour celui-ci, c'est fichu.

— Et lui ?

Le gros chauve désigne Médéric qui, toujours isolé au fond de la bâtisse, semble s'être endormi. Il s'est couché sur le

côté contre un amas de polythène qui lui sert de matelas.

— On le laisse ici, répond le maigrichon. Je veux bien kidnapper des enfants, mais je ne les tue pas.

— Si on part et que personne ne le retrouve rapidement, il mourra de faim et de soif.

— On fera un appel anonyme à la police lorsque nous serons en sécurité.

— Il a vu notre visage ; il va nous décrire et...

— Eh bien, tue-le, alors !

— Comme d'habitude, c'est moi qui me tape tous les sales jobs.

D'exaspération, le maigrichon lève les bras au plafond.

— Oui, je l'admets. Oui ! Tu es le meilleur ! Tu es le seul qui sache faire les choses proprement. Tu oublies de mettre de l'essence dans la voiture, mais tu sais comment tuer un gamin ! Tu veux que j'écrive une chanson pour vanter tes louanges ? Je m'occupe de ça dès qu'on retrouve notre chez-nous. Ça te va ?

Le gros dodeline son crâne chauve en plissant les lèvres avec découragement. Il jette un dernier regard vers l'extérieur, plus las et ennuyé que jamais . Il ne voit pas l'asphalte brisé par plaques et les

amas de gravier charriés par les eaux du printemps. Puis, comme si un commutateur venait d'être enclenché, il se détourne d'un geste brusque et se dirige vers Médéric. Dans ses yeux, une flamme brille d'une lumière noire et mauvaise. Tous les sentiments de bonté et de compassion qui pouvaient encore l'animer se sont éteints. Il lui est déjà arrivé de tuer ; il est disposé à recommencer.

Ses mains à demi-refermées, telles des serres, il se penche et saisit le cou de Médéric. Le Tahitien sursaute, tiré soudain du sommeil dans lequel le stress l'avait fait sombrer. Il constate que l'air pénètre moins bien jusqu'à ses poumons. Le ravisseur, les yeux au plafond, s'efforce de ne pas tenir compte de la souffrance de Médéric ni de son air suppliant. Il prend une grande respiration et se prépare à se concentrer au maximum afin d'achever la besogne rapidement.

— Écoute !

Sa concentration interrompue, le gros chauve relâche son souffle et perd de sa vigueur.

— Écoute, répète le maigrichon.

— Quoi ? grogne le chauve en décrispant ses doigts du cou de Médéric pour mieux se reprendre.

— Un bruit de moteur. Le camion !

— T'es sûr ? s'étonne le gros en se relevant, laissant Médéric qui roule sur le polythène en toussant.

— Oui ! Je le vois ; il est là. Regarde. Il vient nous chercher.

Les deux hommes se campent à la même fenêtre et observent le véhicule qui s'approche. Par la vitre ouverte de la portière, ils reconnaissent le complice traducteur. Celui-ci, le moteur à peine coupé, saute de l'habitacle et se dirige vers le bâtiment. Il ressemble à un gorille avec ses bras trop longs et ses cuisses trop larges. Une casquette enfoncée sur sa tête laisse dépasser de longues mèches de cheveux noirs et grasseyés.

— Où est la voiture ? hurle le gros singe en faisant claquer rageusement la porte sur son passage. Grouillez-vous ! On l'embarque dans le camion et on déguerpit !

— Euh... Salut Pedro, réplique le maigrichon en affichant un sourire niais.

— Salut Pedro, répète le gros chauve avec une expression semblable. On a réussi à stationner la voiture pas très loin d'ici. Tu veux qu'on...?

— Qu'est-ce qu'il fait là, lui ?

Le dénommé Pedro indique la mine catastrophée de Médéric qui les observe en essayant de reprendre son souffle.

— Vous ne l'avez pas tué ?

— Justement, entame le gros, j'étais en train de l'étrangler lorsque tu...

— L'étrangler ? Vous n'avez pas de revolver ?

— Ben non, répond le maigrichon. On est des kidnappeurs, pas des...

— Vous êtes surtout des idiots, s'écrie le singe. Quelle idée a eue le patron d'embaucher des incompetents de votre espèce !

Pedro tire un pistolet de sa ceinture et enclenche l'arme en faisant claquer le mécanisme. Complètement paralysé d'effroi, Médéric voit le canon pointer dans sa direction.

— Aaah ! s'écrie le maigrichon.

— Aaah ! répète en écho le gros chauve.

— Quoi ? s'écrie le singe en se tournant vers les deux ravisseurs. Qu'est-ce qui...? Aaah !

— Une bête puante !

Par la porte demeurée ouverte, le mustélidé à la démarche chaloupée trotte doucement en direction des hommes, le museau au sol, concentré sur l'odeur qu'il suit à la trace. Ses yeux myopes ne lui



permettent de distinguer qu'un vague mouvement à quelques pas de lui.

— Tire, Pedro ! Abats cette bête avant qu'elle ne nous arrose !

Le bras du singe effectue un arc de cercle, le canon quittant le torse de Médéric pour se diriger vers la masse de poils noirs et blancs qui approche. Au moment où il va appuyer sur la gâchette, une douleur vive à la main lui fait échapper son arme.

— Ne touchez pas à Cappuccino ! hurle Fatimata en brandissant un second caillou. Laissez ma mouffette tranquille !

— Reculez ! ordonne Gabriel qui arrive derrière elle, armé lui aussi d'un énorme caillou. Reculez ou nous vous cassons la tête.

— Mais d'où viennent ces gamins ? s'exclame le gros chauve, davantage hébété qu'apeuré.

— Reculez, on vous dit ! ordonne à leur tour Sarasvatî et Didier qui apparaissent derrière leurs amis.

— Sara ! s'écrie Médéric en apercevant son amie. Sara, tu es venue me sauver !

Pedro, reprenant ses esprits plus rapidement que ses deux complices, secoue sa main et plonge vers le revolver tombé au sol. Il n'a pas le temps de s'en empa-

rer que trois cailloux viennent le frapper lourdement à la tête et au visage. Il roule sur le sol en criant de douleur. Tandis que le maigrichon et le gros chauve reculent de surprise, Gabriel se précipite sur l'arme et la saisit. À deux mains, prenant une expression mauvaise, il pointe le canon vers les deux hommes.

— Jetez vos armes ! ordonne-t-il.

— Mais nous... nous n'avons pas d'arme.

— Je vous avertis, je vais tirer.

— C'est vrai, ils n'ont pas d'arme, crie Médéric. Ils ont essayé de me tuer en m'étranglant.

— Salauds ! crache Sarasvatî en levant son caillou pour le lancer. Salauds, je vais vous...

— Ils ont un téléphone cellulaire, interrompt Médéric. Celui qui n'a pas de cheveux cache un cellulaire dans son veston. Appelez la police !

— T'as entendu ? grince Gabriel en direction du gros chauve. Tu me donnes ton téléphone ou je perce des trous dans ton complet.

— Donne-lui ton téléphone ! rugit le maigrichon en triturant la manche de son complice. Tu l'as entendu ? Donne-lui ton téléphone cellulaire !

— Il ne tirera pas sur nous, conteste le gros. Voyons donc ! Ce n'est qu'un gamin ; il ne tirera pas sur nous.

— Le gamin, peut-être pas, mais elle, oui !

Et, le visage blême de panique, le maigrichon désigne Cappuccino qui, énervée par tous ces cris et ces mouvements, gratte le sol avec ses pattes, hausse le dos, lève la queue, et se place en position d'attaque.

7



La Bande de la planète Terre

Dans la cour de l'école, juste avant la première cloche de la journée, les cinq amis sont réunis près du gros chêne qui jouxte la clôture. Médéric, Sarasvatî, Fatimata, Gabriel et Didier parlent presque tous en même temps, enthousiasmés par l'issue heureuse de leur aventure, en résumant les grandes lignes, commentant les détails donnés par la police.

— Le gouvernement canadien a entrepris des procédures auprès du Mexique

afin de faire accuser M. Alvarez, l'homme responsable de l'enlèvement, raconte Sarasvatî.

— Il paraît que son ex-épouse, une Canadienne, possède la garde légale de leur fils, précise Fatimata. Comme le père est accusé de trafic de drogue au Canada, il ne peut pas se prévaloir de son droit de visite.

— Et c'est pour ça qu'il a voulu le faire enlever, poursuit Didier pour montrer qu'il est au courant de ce détail.

En fait, les cinq amis sont au courant de chaque fragment de l'histoire ; les policiers ont donné toutes les informations aux parents déconcertés d'apprendre le danger vécu par leurs enfants. Cependant, ces derniers se plaisent à se les répéter comme s'ils les entendaient pour la première fois. Pour eux, c'est une façon de revivre les moments forts qu'ils ont connus.

— Son fils, le petit Alejandro, n'est même pas inscrit à la même école que nous, ricane Gabriel.

— C'est encore le gros chauve qui s'est trompé, s'esclaffe Didier en se tapant les cuisses.

Un groupe de filles de première secondaire, leur sac d'école sur l'épaule, pas-

sent à quelques mètres d'eux. Elles leur envoient la main.

— Salut, les gars ! lancent-elles à l'adresse de Gabriel et Didier.

Puis elles s'éloignent en chuchotant et en gloussant.

— Oh, dites donc ! rigole Sarasvatî, la bouche tordue dans une expression moqueuse. Vous faites fureur avec les *flounes*, les copains. Quels séducteurs, vous faites !

Si Didier sourit à la remarque, elle pique Gabriel au vif. Celui-ci se demande si l'Indienne n'essaie pas de lui transmettre un message subtil. Veut-elle lui signifier qu'un garçon comme lui ne peut paraître intéressant qu'à une fille plus jeune, une enfant presque ? Veut-elle indiquer qu'elle est beaucoup trop sérieuse pour se laisser séduire par un copain de son âge ou à peine plus vieux qu'elle ? Il n'a guère le temps de spéculer sur le sujet que Médéric annonce :

— Mes parents veulent organiser une petite fête en votre honneur ; ils vous sont tellement reconnaissants. Ils savent que sans vous, je serais très certainement mort à l'heure qu'il est.

— On se fera un plaisir de venir, s'enthousiasme Fatimata en tapant des mains.

Ce sera une fête polynésienne, j'espère ?
Avec des fleurs et des jeux de Tahiti ?

— Vous viendrez tous ? demande Médéric sans répondre à la question et en fixant chacun de ceux qui l'entourent. Vous viendrez ?

— Bien sûr, Médé, lui répliquent quatre voix simultanées.

— Et tous, nous apporterons un cadeau typique de notre pays d'origine, précise Sarasvatî. Nous pourrions organiser des jeux pour les gagner ou se les les échanger. Qu'en dites-vous ?

— C'est une idée formidable ! s'exclame Didier. Et je vais demander à mes...

— Salut, l'Hindoue ! Le piton que t'as dans le front, c'est pour mettre ton cerveau à « *on* ou à *off* » ?

Le visage des cinq amis s'effondre dans un synchronisme étonnant.

— Les quatre idiots, murmure Fatimata ; la bande des « Pure laine ».

Les jumeaux Bouchard leur font un geste disgracieux avec leur majeur sous la mine mauvaise de Bissonnette et l'œil méprisant de Tremblay. Après un ricanement moqueur, les voyous vont se perdre, comme d'habitude, derrière les cèdres et l'angle du bâtiment.

— Heureusement que tous les Québécois de souche ne sont pas comme eux, fait Didier. Ces quatre connards ne sont qu'une exception.

— De souche, de souche... ronchonne Gabriel. Ça ne veut rien dire, cette fichue expression. Avec ma mère autochtone, si ça se trouve, je suis plus « de souche » qu'eux. Plus « Pure laine ». Alors qu'on nous fiche la paix avec cette manie de nous cataloguer en fonction des origines de nos parents ou de nos grands-parents !

— Ce sont les politiciens qui cherchent à accentuer nos différences au profit de leurs ambitions, soupire Fatimata en haussant les épaules. C'est comme ça partout dans le monde.

— Mes parents sont séparatistes, confie Sarasvatî. Ils ont voté « oui » au référendum et, le lendemain, au dépanneur, ils se sont fait injurier par un client qui les accusait « eux et toutes les ethnies » d'être des traîtres à leur patrie d'accueil.

— Je n'y comprends rien, moi, à toutes ces affaires politiques, avoue Médéric.

— Vous savez ce qu'on devrait faire ? demande Gabriel.

— Quoi donc ? s'informe Sarasvatî, en posant sur lui un regard qui le trouble encore.

« Pourquoi est-ce que mon cœur s'emballe chaque fois qu'elle me regarde ainsi ? se demande-t-il. » Avalant sa salive pour se redonner contenance, il précise :

— Nous devrions, nous aussi, comme la bande des « Pure laine », nous unir dans une alliance, une... fraternité, disons. Comme ça, si on se tient toujours ensemble, ceux d'entre nous qui sont sujets au harcèlement — Médéric, par exemple —, se trouveront moins importunés. Toi aussi, Sara, tu sembles être ciblée par les vauriens, maintenant.

— Hum, c'est une bonne idée, admet Fatimata. Toutefois, moi, je préférerais qu'on forme une bande, non pas pour se doter de protection, mais bien parce qu'on s'entend bien et que ça nous inciterait à faire plein d'activités ensemble.

— Je suis d'accord, approuve Didier.

— Oh, moi aussi, s'exclame Médéric, trop heureux de constater que des plus vieux que lui acceptent de l'accueillir dans leur cercle d'amis.

— Et toi, Sara ? demande Gabriel à l'Indienne.

« Pourquoi est-ce que mon cœur s'emballe chaque fois que ce garçon me regarde ainsi ? songe-t-elle. » Prenant une



grande respiration à son tour pour se redonner contenance, elle dit :

— Je n'ai pas l'habitude d'aimer beaucoup les groupes ni de me tenir en bande, mais je veux bien qu'on forme une troupe de copains. On verra par la suite si on s'entend suffisamment pour poursuivre notre... association.

— Formidable ! s'exclame Fatimata dans son merveilleux sourire. Moi, je suis persuadée qu'on va beaucoup s'amuser.

— Il faudrait établir une charte, propose Didier d'un ton sentencieux. Nous poserions les règles de conduite à adopter à l'intérieur du groupe.

— Comme la constitution d'un pays, rigole Fatimata.

— Par exemple, spécifie le Français, nous pourrions inscrire qu'il est du devoir de chaque membre de venir en aide à l'un ou l'autre de ses camarades qui en éprouve le besoin.

— Oh, oui ! Oh, oui ! s'écrie Fatimata, enthousiaste.

— C'est une bonne idée, indique Sarasvatî.

— Il faudrait se trouver un nom, propose Médéric. Quelqu'un a une idée ?

— En tout cas, pas la bande des « Pas pure laine », blague Fatimata.

— Ni des « Ethniques », rigole à son tour Gabriel.

— J'ai une idée, annonce Didier. Avez-vous remarqué que l'origine de chacun de nous appartient à un continent différent ?

— Euh... T'es sûr ? fait Fatimata, dubitative.

— Il n'y a que Didier pour noter un tel détail, dit Gabriel épaté. Tu es certain, là, que ?...

— Mais oui ! insiste le Français. Gabriel, toi, tes parents, tes grands-parents, tes arrière-grands-parents... ils sont tous du Québec ; tu représentes le continent américain. Moi, mes parents viennent de France ; je corresponds à l'Europe. Sara, d'origine indienne, compte pour l'Asie. Fatimata, du Mali, est la digne représentante de l'Afrique et Médéric, le Tahitien, figure l'Océanie.

— Ça alors ! s'étonne Sarasvatî. Tu as raison. Nos origines couvrent toute la planète.

— N'y a-t-il pas six continents ? demande Gabriel.

Didier a une moue et secoue la tête.

— Oui, mais le sixième est l'Antarctique. Il est inhabité... sauf par des équipes de scientifiques.

— On a trouvé notre nom, s'exclame Médéric. La bande de la planète Terre.

— *Yeurk* ! émet Sarasvatî. Ça ne fait pas très joli.

— Que proposez-vous alors ? s'informe le Tahitien. Gabriel, t'as une idée ?

— Non, mais je crois que Didier a déjà son idée. Je me trompe ?

Le Français, trop heureux de sa trouvaille, prend le temps de sourire à chacun, accentuant le suspense, avant de proposer, la main levée comme dans une déclamation :

— La bande des cinq continents !

Camille Bouchard



Camille Bouchard est un habitué des récits où se confrontent les cultures. Dans sa série *La Bande des cinq continents*, où chaque héros apporte au groupe les connaissances et les forces qui sont propres à ses origines, il démontre que c'est en fusionnant les cultures qu'on devient le plus fort, non en les opposant.

L'auteur, globe-trotter infatigable, est séduit par la richesse culturelle des différents peuples, et reste un défenseur convaincu du respect que l'on doit aux croyances et aux traditions étrangères. Il rêvait de cette série depuis un long moment, espérant dans ses aspirations les plus folles collaborer avec ses amis Robert Soulières et Colombe Labonté à l'édition, et Louise-Andrée Laliberté aux illustrations.

Tous ses rêves se sont réalisés. Il serait prêt à mourir, s'il n'y avait encore toute cette planète à parcourir, toutes ces histoires à raconter.

Louise-Andrée Laliberté

Photo : Marc Riverain



Louise-Andrée Laliberté se passionne pour l'être humain. Elle aime les multiples visages qu'il présente, si semblables et si différents. Elle est fascinée par ses forces, constantes ou fragiles, par ses débordements imprévus. Par sa créativité, également, cette faculté de renouvellement et d'adaptation.

Soit en rêvant tout haut, soit en dessinant tout bas, l'illustratrice croit toujours au grand amour universel. Elle tient encore mordicus à une petite planète bleue peuplée d'hommes, de femmes et d'enfants de toutes les couleurs qui s'illuminent les uns les autres pour le bien-être de chacun.

Rêvés depuis un moment par leurs créateurs, voici justement les représentants des cinq continents, l'équipe arc-en-ciel qui conjugue avec bonheur les mots de Camille et les coups de crayon de Louise-Andrée.

**Du même auteur
chez le même éditeur**

Dans la série : La Bande des cinq continents :

La mèche blanche, 2005

Le monstre de la Côte-Nord, à paraître en 2006

**Chez d'autres éditeurs
romans pour enfants et préadolescents**

Le parfum des filles, Dominique & Cie, coll. Roman bleu, à paraître en 2006

Les magiciens de l'arc-en-ciel, Dominique & Cie, coll. Roman rouge, 2005

Derrière le mur, Dominique & Cie, coll. Roman bleu, 2005. Finaliste pour le Prix littéraire de la ville de Québec.

Lune de miel, Dominique & Cie, coll. Roman rouge, 2004

Des étoiles sur notre maison, 2003, Dominique & Cie, coll. Roman rouge, Finaliste au Prix du livre M. Christie, 2003

Romans pour adolescents

Les tueurs de la déesse noire, éditions du Boréal, coll. Inter, 2005

Les crocodiles de Bangkok, éditions HMH-Hurtubise- HMH, coll. Atout, 2005

Le ricanement des hyènes, éditions de La Courte Échelle, 2004

La déesse noire, éditions du Boréal, coll. « Inter », 2004

L'Intouchable aux yeux verts, éditions HMH-Hurtubise-HMH, coll. Atout, 2004

La caravane des 102 lunes, 2003, Éditions du Boréal, coll. Inter, 2003

La marque des lions, éditions du Boréal, coll. Inter, 2002

Absence, éditions Héritage, coll. Échos, 1996

Les démons de Babylone, éditions Héritage, coll. Échos, 1996

Les lucioles, peut-être, éditions Héritage, coll. Échos, 1994

L'Empire chagrin, éditions Héritage, coll. Échos, 1991

Les griffes de l'empire, éditions Pierre Tisseyre, coll. Conquêtes, 1986

Dans la collection Chat de gouttière

1. *La saison de basket de Fred*, de Roger Poupart.
2. *La loutre blanche*, de Julien Lambert.
3. *Méchant samedi !*, de Daniel Laverdure.
4. *Swampou*, de Gérald Gagnon.
5. *Zapper ou ne pas zapper*, d'Henriette Major.
6. *Un chien dans un jeu de quilles*, de Carole Tremblay.
Prix Boomerang 2002, finaliste au Prix Hackmatack.
7. *Petit Gros et Grand Chapeau*, de Luc Pouliot.
8. *Lia et le secret des choses*, de Danielle Simard.
9. *Augustine Chesterfield, le gardien des vœux secrets*,
de Chantal Landry.
10. *Zak, le fantôme*, de Alain M. Bergeron, finaliste au
Prix Hackmatack 2004.
11. *Le nul et la chipie*, de François Barcelo.
12. *La course contre le monstre*, de Luc Pouliot.
13. *L'atlas mystérieux*, tome 1, de Diane Bergeron.
Finaliste au Prix Hackmatack 2005.
14. *L'atlas perdu*, tome 2, de Diane Bergeron.
15. *L'atlas détraqué*, tome 3, de Diane Bergeron.
16. *La pluie rouge et trois autres nouvelles*, de Daniel
Sernine, Louis Émond et Jean-Louis Trudel.





**COLLECTION
CHAT DE GOUTTIÈRE**



**LA BANDE DES CINQ
CONTINENTS ①**

« — Je vous en prie, implore la mère. Vous voyez bien que Médéric n'avait aucune raison de fuguer. Sa disparition relève d'un cas d'enlèvement ou d'accident.

— Écoutez madame, tempère la policière. Il faut respecter les procédures. Demain matin, si votre fils n'a toujours pas donné signe de vie, nous organiserons une battue avec des chiens pisteurs.

Sarasvati prend Gabriel et Didier à part.

— N'attendons pas les autorités pour faire bouger les choses, murmure-t-elle. Cherchons nous-mêmes des indices. »



Deux garçons et deux filles s'unissent pour retrouver Médéric. Une enquête risquée, certes, mais qui fait naître la bande des cinq continents.

LES ILLUSTRATIONS SONT DE LOUISE-ANDRÉE LALIBERTÉ

SOULIÈRES ÉDITEUR

ISBN 2-89607-030-3 MÈCHE



9